ROME

—

LE MONT PALATIN

ROME

LE MONT PALATIN

PAR

T. DESJARDINS

ARCHITECTE, MEMBRE DE PLUSIEURS ACADÉMIES

LYON
ASSOCIATION TYPOGRAPHIQUE
RIOTOR, RUE DE LA BARRE, 12

1874

ROME

LE MONT PALATIN

PAR

T. DESJARDINS

Architecte, Membre de plusieurs Académies

NOTES SUR LA CONSTRUCTION ROMAINE

Le système de construction des Romains a varié suivant les époques, et a suivi le développement de leur grandeur; il n'est ainsi arrivé à être complet que lorsque ce peuple avait en même temps conquis l'ensemble de ces institutions politiques; après avoir emprunté à la civilisation antérieure des Étrusques, qui eux-mêmes les tenaient des Pélasges et des Grecs, leurs premières notions dans l'art de bâtir, les Romains, en arrivant à l'apogée de leur puissance, ont créé à leur tour tout un système qui leur est propre, et dont ils ne se sont plus écartés depuis.

L'étude de ce système nous apprend qu'en effet, une fois le principe adopté, dans quelques lois générales, ils en ont déduit toutes les conséquences avec une rigueur inflexible, le développant suivant leurs besoins mais sans lui permettre d'autres écarts que ceux nécessités par les exigences de constructions appliquées à des usages diffé-

rents, écarts de détail, mais jamais de principe dans le mode qu'ils avaient choisi.

Sous ce rapport, les fouilles faites depuis quelques années au mont Palatin, et qui ont mis à découvert, pour une période assez longue, des monuments importants, puisque cette colline de la vieille Rome avait été adoptée pendant plusieurs siècles pour le lieu privilégié de la résidence des chefs qui la gouvernaient, ces fouilles, disons-nous, permettent de suivre la filiation des systèmes divers de la construction antique sur un espace peu étendu, et de se rendre ainsi promptement et avec facilité un compte très-précis des différents modes de combinaison des éléments qui constituent les édifices qu'elle nous a laissés.

On doit au gouvernement français du second Empire l'initiative des découvertes que ces fouilles ont amenées, mais la volonté de l'empereur Napoléon III ne suffisait pas, il fallait un homme qui eût assez de science, d'initiative, et de patiente intelligence, pour conduire et mener à bonne fin une entreprise aussi dffiicile, cet homme s'est rencontré en M. Rosa, dont le gouvernement italien vient de récompenser les travaux remarquables en l'élevant à la dignité de sénateur.

C'est en 1862 que Napoléon III avait acheté la propriété du Palatin avec l'intention d'y faire faire des fouilles sur une grande échelle, et en chargeant M. Rosa, bien connu déjà pour ses travaux archéologiques et sa belle carte géologique du Latium, de la direction complète et de la surveillance des travaux de recherche, il assurait la réussite de cette entreprise. Le savant se mit à l'œuvre avec les fonds que lui allouait l'empereur Napoléon, 35,000 fr. par an, et il a accompli, en peu d'années, de véritables prodiges par les découvertes qu'il a faites, et qui lui ont permis d'élucider certains points de l'histoire de Rome que le temps avait recouverts du plus sombre voile.

Après la chute du gouvernement impérial français et l'occupation de Rome, devenue la capitale du royaume d'Italie, M. Rosa a été heureusement laissé à la tête de la direction des fouilles du Palatin, dont

la propriété fut achetée par le roi Victor-Emmanuel à Napoléon III contre le remboursément de toutes les sommes que ce dernier y avait depensées, tant pour l'acquisition première que pour l'exécution des travaux ; on continua, de plus, a donner à M. Rosa la même allocation dont il avait joui antérieurement, et ses premiers succès ne nous laissent pas douter un seul instant qu'il ne réussisse à éclairer de la manière la plus éclatante l'histoire de tous ces édifices des Césars qui ont été supperposés les uns aux autres, et que tant de constructions et reconstructions successives avaient complètement dénaturés.

Les résultats obtenus sont déjà considérables, les jardins, les champs et les vignes qui s'étendaient sur des terrains dont la surface approximative est d'environ 4,000 mètres ont été fouillés à de grandes profondeurs et on a mis à jour des monuments qui appartiennent aux diverses époques de l'art romain depuis les commencements de la République jusqu'à la fin du premier siècle de notre ère. Les constructions les plus anciennes, remontant à la fondation de Rome, ont été rencontrées sur plusieurs points des fouilles, notamment au sud et au levant du grand espace mis à découvert, et M. Rosa attribue au créateur de cette ville célèbre, à Romulus même, des fragments de murailles rencontrées sur ce dernier point et qu'il prouve avoir fait partie de la première enceinte. Formées d'assises de grand appareil posées sans ciment, les pierres de ces murailles proviennent du rocher qui compose le mont Palatin et sont un produit des cendres volcaniques solidifiées qui, sous le nom de *Travertin*, forment le sous-sol de Rome. Celui qui a été employé aux anciennes murailles dont nous parlons est aujourd'hui extrêmement friable et a sans doute été mal choisi, mais peut-être a-t-il perdu aussi son homogénéité par suite d'un trop long séjour sous les décombres, dans de fâcheuses conditions d'humidité, car il serait extraordinaire que des constructions faites avec une matière aussi peu consistante aient pu être entreprises dans de semblables conditions à une époque où le soin ne manquait généralement pas dans le choix des matériaux. Au surplus, nous avons remarqué à côté de ces ouvrages un dallage antique, leur contempo-

rain, dont la pierre était d'une résistance parfaite, présentant encore aujourd'hui une dureté exceptionnelle. Du reste il existe sur d'autres points de la ville de Rome des restes de constructions d'une antiquité reculée, qui présentent dans leurs appareils la plus grande analogie avec celles que nous venons d'esquisser ; sans en connaître l'époque d'une manière précise, on croit en particulier que le vieux mur qui supporte le Capitole, au-dessus du Forum, appartient aux premiers temps de la République, mais tout en témoignant d'un emploi de matériaux tout pareil au précédent, il démontre avec quel soin jaloux on les avait choisis parmi les bancs de Travertin les plus compactes et les plus résistants.

Au Palatin, les assises de ces anciens ouvrages varient sur la hauteur, les plus faibles ont cinquante centimètres et les plus fortes soixante-dix centimètres, et les pierres dont elles sont formées affectent des longueurs très-inégales ; cependant le constructeur n'a jamais oublié ce principe absolu dans toute bonne construction, celui de faire croiser les joints verticaux.

Après les anciens murs du commencement de la République, les fouilles ont mis à découvert des substructions qui, touchant à son déclin et à l'avénement des Empereurs, appartiennent à un système nouveau et complètement différent dans l'art de bâtir. Auguste avait au Palatin une maison dont on connaît exactement la place sous les jardins d'un couvent de la Visitation, qui est plus généralement connu sous le nom de villa Mills, mais si cette maison est encore enfouie sous les terres, on a découvert un édifice contemporain qui a appartenu à Livie, femme divorcée de Tibère et mariée ensuite au premier des Césars.

Nous rencontrons dans ce dernier édifice un des exemples les plus anciens, parmi ceux qui restent encore à Rome, de ces travaux en maçonnerie de blocage qui ont été la véritable construction des Romains. C'est avec ce système qu'il leur a été permis d'élever plus tard, avec des matériaux du plus petit volume, des constructions aussi gigantesques que le Colisée, les Thermes de Titus et surtout ceux de

Caracalla dont les masses produisent sur ceux qui les contemplent un étonnement qui tient de la stupeur.

Dans la maison de Livie, les maçonneries sont faites en parement intérieur avec de très-petits moëllons réguliers de tuf volcanique assez résistants, posés soit horizontalement soit en diagonale sur de forts lits de mortier; l'intérieur des murs est en blocage, c'est-à-dire composé de pierres de toutes formes en petite dimension noyées dans un épais mortier. Des stucs recouvraient les murailles au dedans des pièces et ils étaient décorés de peintures dont la conservation est presque intacte, grâce à l'enfouissement que cette maison avait subie et qui était le résultat d'un remblai général dont on l'avait recouverte afin de niveller une dépression de terrain où elle se trouvait et qui gênait sans doute pour le placement de constructions élevées postérieurement.

Cette habitation était très-simple et de petite dimension, mais dans cette simplicité on rencontre une élégance que des ouvrages postérieurs beaucoup plus riches n'ont pas toujours su atteindre au même degré; composée d'un atrium et de quatre pièces seulement au rez-de-chaussée, ayant conservé leurs pavages en mosaïques et, comme nous l'avons dit, les peintures (1) qui les décoraient, la maison de Livie devait avoir, en outre, un premier étage destiné à l'habitation proprement dite. Celui-ci portait sur les voûtes qui recouvraient les pièces du bas réservées aux visiteurs amis ou clients ou plutôt comme nous dirions aujourd'hui à la réception.

Cet étage supérieur a disparu ainsi que la plus grande partie des voûtes qui le supportaient et qui, sans doute, étaient recouvertes à l'intrados de stucs et de peintures; aujourd'hui un toit protecteur garantit ce qui reste contre les intempéries.

---

(1) Les peintures de la maison de Livie ont les plus grandes analogies avec celles de Pompeï, elles ont été produites par les mêmes procédés et on remarque dans leur facture une facilité égale, mais elles leur sont supérieures par le dessin et la composition, on y remarque quelque chose de magistral annonçant une main exercée et une habileté de premier ordre.

L'atrium est à ciel-ouvert actuellement et ces parois latérales ont aussi des peintures, ce qui doit faire supposer qu'une toiture peu saillante garantissait les murs dans son pourtour, laissant le milieu vide avec un impluvium pour l'écoulement des eaux. Rien n'est plus simple que les mosaïques qui garnissent le sol, elles n'affectent que des formes géométriques en deux couleurs, le noir et le blanc ; variées dans leur dessin pour chaque pièce, elles sont exécutées avec des cubes d'un centimètre de côté et posées sur un lit épais de mortier. Celle de l'atrium n'est composée que d'un fond noir uni, dans lequel sont incrustés, avec un écartement de plusieurs centimètres et régulièrement, des cubes de marbre blanc de trois centimètres de côté ; toutes ont dans leur pourtour des bordures formées de simples filets.

Le grand intérêt que présente la maison dont nous nous occupons vient surtout des peintures qu'elle renferme et dont la conservation est merveilleuse par la pureté du trait, la fraîcheur et la vivacité de leur coloris, dans les parties que l'effondrement des voûtes n'a pas entraînées, nous résisterons donc d'autant moins au plaisir d'en parler que les peintures antiques sont aujourd'hni fort rares à Rome, et qu'à l'exception du palais de Néron où on en voit encore quelques échantillons et seulement à la lueur des flambeaux, sous les voûtes qui les contiennent, celles que nous allons décrire sont les seules qu'on puisse examiner de près, en pleine lumière, et de manière à ne rien perdre de leur facture.

Nous avons expliqué que le rez-de-chaussée de la maison de Livie ne contenait que quatre pièces autrefois voûtées, dont trois au fond de l'atrium et une quatrième placée sur son côté droit que l'on considère comme le triclinium ou salle à manger de l'habitation. Cette dernière salle présente dans ses peintures moins d'intérêt que les premières ; celles-ci variées, dans leurs détails, affectent cependant la même disposition générale, c'est-à-dire qu'elles montrent toutes sur leurs parois une série de colonnes de faible diamètre placées sur un soubassement et supportant un entablement qui aujourd'hui a presque tout à fait disparu, en laissant, voir au travers des vides ménagés

entre ces colonnes, des panneaux ornés de sujets de natures diverses, dont la description pourra faire apprécier l'importance. La salle de gauche est la plus simple des trois ; les colonnes formant la division principale portent sur un soubassement presque uni, leurs bases sont formées de griffes en bronze, leurs fûts garnis de sculptures et d'animaux, leurs chapitaux corinthiens aux angles garnis de chimères ; entre elles sont des panneaux divisés par de simples filets, et à moitié de leur hauteur, se trouve une belle frise ornée d'arabesques formées de génies ailés qui jouent avec des griffons et couronnée de sa corniche. D'autres panneaux à fond blanc sur lequel s'enlèvent en vigueur des motifs variés représentant des génies ou des satyres au milieu de fleurs et d'arabesques, s'élèvent au-dessus de cette corniche jusqu'à l'entablement dont on ne voit plus que le dessous.

La pièce qui fait pendant à celle que nous venons de décrire et qui est exactement de la même dimension, renferme des dispositions décoratives analogues, mais avec des détails charmants qui n'existent pas dans la première et quelque chose de plus précieux dans l'exécution. Le socle des colonnes dans le soubassement est garni de dragons dont l'arrangement affecte la forme d'un chapiteau, les colonnes sont cannelées jusqu'aux deux tiers de leur hauteur et leur partie supérieure est décorée de sculptures, mais les panneaux placés entre elles ont un fond blanc sur lequel une magnifique guirlande de feuillages et de fruits exécutée de la façon la plus magistrale, s'étend d'un fût à un autre. La frise qui la domine est un chef-d'œuvre d'exécution représentant des sujets de la vie champêtre. On y voit de petites figures de quelques centimètres de haut, ouvriers, pêcheurs, gens de la campagne occupés à divers travaux avec des animaux de toute espèce, au milieu de paysages remplis de petits édifices, maisons, autels, temples, ponts, tout cela rendu avec autant de délicatesse que la guirlande placée au-dessous est peinte avec ampleur. Les panneaux sur fond clair qui sont placés au-dessus de la corniche dont cette frise fait partie, sont à peu près disposés de même que ceux de la pièce précédente avec des motifs différents.

Mais la peinture la plus importante se trouve dans la pièce centrale, ou tablinium, correspondant au milieu de l'atrium, et qui par la place qu'elle occupe de même que par les proportions, devait être la salle principale, celle qui était plus particulièrement destinée à la réception. Nous y retrouvons des colonnes pareilles à celles qui ornent les autres pièces, et espacées à peu près également, mais ici elles sont cannelées sur toute leur hauteur et garnies de bracelets. Toutes portent sur des socles carrés, décorés de panneaux et de rosaces, laissant apercevoir entre elles une seconde décoration architecturale formée de colonnettes plus légères supportant des corniches, des couronnements, des génies en cariatides et tous ces décors élégants et pleins de finesse que les peintres de cette époque affectionnaient. Enfin, cette seconde décoration, au travers d'ouvertures ménagées sur des fonds plus clairs, permet de voir de nouvelles perspectives décorées aussi d'architecture, et animées de figures dont la signification exacte nous a échappé, mais qui doivent se rapporter au sujet principal qui occupe le centre du côté droit.

Celui-ci représente une femme assise sur un rocher derrière lequel s'élève sur une colonne la petite figure d'une déesse, un héros complètement nu parait lui parler, et un autre se présente dans le fond. (1)

---

(1) M. Georges Perrot, dans la livraison de juin 1870, de la *Revue archéologique*, s'occupe d'une manière toute particulière des peintures de la maison de Livie, et notamment du sujet principal placé sur la paroi latérale du tablinium. S'appuyant sur l'opinion de M. Rosa, M. Perrot voit dans les trois personnages qui s'y trouvent figurés, Io, Argus, et dans le fond Hermès ou Mercure arrivant à l'improviste pour surprendre le gardien que Junon avait préposé à la surveillance de celle qu'elle considérait comme une rivale. Au bas de la figure de Mercure et dessinées au pinceau sur le terrain, se trouvent quelques lettres grecques, dans lesquelles M. Rosa a pu lire : ΞΡΜΗC, et que nous n'avions pas remarquées, désignation suffisante de la personne que l'artiste avait voulu représenter. Rien ne désigne au contraire Io et Argus d'une manière particulière ; la première n'a pas sur le front les petites cornes qui la distinguent sur quelques peintures de Pompeï et particulièrement sur celle que M. Roux, dans son ouvrage sur Herculanum et Pompéi (Paris, Firmin, Didot, 1861) désigne sous le n° 51, et le second, comme dans cette peinture, se montre seulement sous la figure d'un jeune

Ce tableau est d'un très-beau dessin; il forme au milieu de ce gracieux ensemble décoratif, dont les couleurs n'ont presque rien perdu de leur fraîcheur, un tout du plus haut intérêt.

L'exécution de toutes ces peintures est extrêmement facile; on reconnaît que ceux qui les exécutaient étaient sûrs d'eux-mêmes et de leurs procédés; la composition en est heureuse et le dessin délicat; la perspective, qui y joue un rôle important, leur est familière, et nous n'y avons pas remarqué un seul de ces défauts qui se rencontrent fréquemment à Pompeï. Nous croyons donc pouvoir dire que la maison qui les renferme, et qui avait appartenu au premier époux de Livie, celui que Suétone appelle *magni vir animi, doctissimi que ingenii,* nous représente ce que pouvait être, dans les dernières années de la République, l'habitation d'un patricien, et devient pour nous, sous ce rapport, un jalon précieux dans l'histoire de l'art.

En suivant l'ordre de leur ancienneté, nous rencontrons encore au Palatin un des exemples importants du mode de construction dont

---

homme nu appuyé et le corps penché sur sa jambe droite tenant d'une main sa lance, son épée et quelques vêtements parmi lesquels on croit reconnaitre la peau d'un animal.

Une autre peinture de Pompeï, qui porte dans le même ouvrage le nº 56, mais qui ne comprend, comme la précédente, que deux figures, présente encore plus d'analogie avec la peinture de la maison de Livie que celle dont il vient d'être fait mention. Dans cette peinture, Hermès manque, mais les deux personnages, la jeune femme et le jeune homme, ont la même pose, le même geste, et sont placés de la même façon, l'un par rapport à l'autre; de toute évidence, les artistes qui les ont peints se sont inspirés du même type traditionnel, célèbre, sans doute, à cette époque de l'antiquité.

Toutefois, en l'absence de tout signe qui indiquât Io et Argus dans cette peinture nº 56, M. Roux a-t-il donné à ces deux figures les noms d'Ethra et d'Egée.

La question du sujet présenté par le motif principal des décorations de la maison de Livie, peut donc paraître controversable, à raison du défaut de signes certains pour deux des personnages représentés, cependant il faut convenir que l'opinion de MM. Rosa et Perrot se recommande par une forte apparence de certitude qui doit lui donner crédit jusqu'à plus ample informé.

nous nous occupons, dans une de ses nouvelles périodes de développement. Les bases du palais de l'empereur Tibère, fils de celui dont nous venons de parler, ont été découvertes dans un état de conservation assez complet. Ce sont de grandes galeries voûtées souterraines, qui mettaient en communication les diverses parties inférieures de cet édifice, dont l'étendue était considérable. Ces galeries sont bâties en briques et mortier, murs et voûtes, et décorées de stucs. De distance en distance, elles sont éclairées par des ouvertures ménagées dans les voûtes, et qui correspondaient avec les cours du palais, et il reste encore quelques fragments des corniches et des balustrades en marbre blanc qui garantissaient ses habitants contre des chutes possibles dans ces excavations. Les stucs qui décoraient les voûtes paraissent n'avoir jamais été peints, et sont évidemment le résultat de moulages appliqués à l'état frais, et quelquefois retravaillés à l'outil. Ces stucs, qui ne sont plus apparents que sur quelques points, sont disposés par caissons et frises et décorés de rosaces, d'ornements ou de petites figures de génies, de griffons et d'oiseaux, avec quelques sujets plus importants pour les divisions principales et les grands panneaux.

Sur la gauche des substructions du palais de Tibère s'élevait un autre palais presque aussi considérable (1), mais construit postérieurement au premier, dont les parties inférieures à rez-de-chaussée sont encore en place, ou bien ont été rétablies au moyen des fragments trouvés dans les décombres et sur les lieux mêmes. Ici nous rencontrons quelque chose de plus que les massifs du palais de Tibère, ce sont des parties fondamentales du monument, des fragments de colonnes plus ou moins complets, de corniches et d'architraves, de statues, d'ornements de tous genres et des placages en marbre de prix, témoignant de l'importance exceptionnelle de cet édifice, qui n'était pas habité par les empereurs, mais seulement destiné aux grandes réceptions.

---

(1) Ce palais a été construit par Domitien.

Précédé et entouré sur trois côtés de portiques aux colonnes des marbres les plus rares, il contenait à l'entrée une vaste salle, tablinium, dont la voûte s'appuyait sur des murs de plus de cinq mètres d'épaisseur, mais qui étaient évidés par des niches placées dans leur pourtour ; c'est là que devait se tenir le chef du gouvernement dans les occasions solennelles. A gauche de cette salle se trouvait le sanctuaire des dieux Lares ou Lararium, et à droite la basilique ou tribunal, avec une abside voûtée et deux galeries latérales séparées par des colonnes.

Derrière le tablinium s'étend un grand péristyle entouré de portiques sur les quatre faces, et donnant accès par les deux côtés latéraux à des salles ornées de marbres en placage, de stucs et de peintures, et qui devaient servir à divers usages, tant pour les réunions d'affaires que pour celles de plaisir.

Un immense triclinium ou salle de banquets communiquait par une colonnade avec le fond du péristyle et, par des arcades, prenait jour sur des nymphées, situées latéralement, entourées de colonnes sur trois côtés, et dont la partie centrale à ciel ouvert correspondait à un bassin alimenté par une fontaine, et sans doute entouré d'arbustes et de fleurs ; quelques dépendances y étaient jointes et complétaient cet ensemble grandiose de bâtiments uniquement destinés aux réceptions et aux solennités impériales.

Indépendamment de ces grands édifices, on voit encore au Palatin les restes d'une académie et d'une bibliothèque, d'un temple de Jupiter vainqueur, du collége des Augures, et de plusieurs autres édifices de moindre importance. Cet ensemble de constructions publiques et privées, politiques et religieuses, justifie donc pleinement les travaux de fouilles considérables qu'on y a faits ; aussi les résultats, acquis pour l'histoire de Rome et des arts qu'elle a cultivés, font-ils le plus grand honneur à l'éminent archéologue et savant distingué, M. Rosa, dont les recherches ingénieuses, le savoir profond et la critique éclairée, ont si bien élaboré pour les résoudre des problèmes d'une grande délicatesse en surmontant de très-sérieux obstacles.

Mais le moment nous semble arrivé de résumer les impressions qui résultent de notre visite aux monuments d'époques diverses que les fouilles pratiquées au Palatin, sur la plus vaste échelle, ont mis à jour jusqu'ici, et de rechercher dans ces découvertes, réunies comme à plaisir, un enseignement sur la construction romaine, depuis son origine jusqu'aux Césars, en passant par les phases diverses d'un développement continu. Peut-être parviendrons-nous à rencontrer ainsi quelques-unes de ces lois, dont nous avons parlé au début de cette notice, qui dirigeaient alors les artistes et les constructeurs dont le génie et la puissance de Rome favorisait si remarquablement les travaux.

Nous avons vu que les premiers constructeurs de Rome ont employé comme les Pélasges, les Grecs et les Étrusques, le grand appareil des pierres de taille posées sans ciment pour leurs édifices; comme eux, ils les établissaient par assises réglées, sinon égales de hauteur, et faisaient leurs joints verticaux, en quoi ils ont différé des Etrusques, dont les constructions analogues présentent, dans le sens vertical, des joints qui inclinent tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Ils en rencontraient les éléments dans les montagnes qui, entourant à l'est et au sud-est la plaine de Rome, sont criblées d'anciens cratères, et dont la composition est toute volcanique, ainsi que celle des colines célèbres sur lesquelles la ville même a été construite. En général, les couches rocheuses de ces dernières sont ainsi formées : en bas, le tuf volcanique dur, dit *travertin*; au-dessus la pouzolanne beaucoup moins résistante, mais ayant encore assez de densité pour avoir permis aux premiers chrétiens d'y creuser les immenses galeries dans lesquelles ils enterraient leurs morts, et qui prirent le nom de catacombes; plus près du sol arable enfin, une pouzolanne encore plus friable que la précédente, et qui, réduite en poudre et mêlée à la chaux, donne un mortier de qualité supérieure.

La pierre de taille ne manquait donc pas aux Romains, puisqu'elle se rencontrait partout autour d'eux, et qu'ils pouvaient se la procurer sans difficulté, et même aux moindres frais possibles, en raison du

peu de profondeur nécessaire aux extractions. Néanmoins elle ne put bientôt plus suffire au développement excessif de la puissance romaine, et les constructeurs durent chercher, par de nouveaux procédés, le moyen de satisfaire avec plus de promptitude les fantaisies colossales de ce peuple géant.

En effet, dans le mouvement rapide de leur richesse et de leur force croissantes, pendant les derniers temps de la République, les Romains ne pouvaient pas longtemps se contenter des pratiques anciennes qui demandaient un soin des détails et, ce que nous oserons appeler des délicatesses et des raffinements de construction que leur tempérament n'admettait pas, et qu'avec leur éducation et leurs goûts beaucoup moins fins que ceux des Grecs et des Etrusques, ils pouvaient trouver puérils.

D'ailleurs il fallait, pour une population beaucoup plus agglomérée que celle des autres grandes villes de l'antiquité, élever rapidement des édifices présentant des surfaces couvertes de très-grande étendue, et sans précédent avec ce qui avait été fait jusques-là. La politique, enfin, qui pour dominer les foules, s'appuyait sur tout ce qui pouvait exciter ou attirer leur attention à un titre quelconque, concourut encore à un mouvement architectural d'où sortit tout un système qui n'avait pas d'analogue dans le passé.

Ce système, en permettant d'élever vite et sans de trop grands frais des massifs suffisants pour résister à la poussée des voûtes, puisque la voûte avait été adoptée aussi bien comme le meilleur moyen de couvrir même les plus grands espaces que pour leur conserver une égalité de température, et surtout une fraîcheur dont le climat de Rome faisait une nécessité, devait encore rendre ceci possible; c'est que la décoration de ces édifices ne fut entreprise qu'après l'achèvement complet de leur gros-œuvre, et qu'elle en restât assez isolée pour qu'elle pût s'étendre ou se réduire en richesse sans autre entrave que la volonté seule de celui qui ordonnait.

Alors fut introduit un mode tout nouveau de construction, consistant dans l'emploi de petits matériaux noyés dans une grande abon-

dance de mortier dosé d'une façon excellente, et recouverts d'une décoration indépendante, composée de marbres, de stucs et de peintures, remplaçant le système ancien, et tout opposé de l'emploi des pierres de taille de grande dimension, posées à sec et sans ciment, dont l'ornementation est tellement inhérente à la construction même, qu'il est impossible de l'en détacher sans lui porter une profonde altération.

Bientôt même et continuant à tirer toutes les conséquences d'un procédé qui avait rompu si violemment avec la tradition, on abandonna les petits matériaux en pierre qui avaient été d'abord plus particulièrement employés, pour se servir presque uniquement de la brique, et cette dernière manière remplit depuis, dans les habitudes de bâtir du Romain, un rôle si important qu'elle n'a pas été abandonnée depuis, et qu'elle est encore aujourd'hui dans les usages. Enfin, nous pouvons constater que l'emploi de la voûte, presque ignoré des Grecs, mais déjà connu des Etrusques, quoique employé avec d'autres moyens, se répandit toujours davantage, et que le constructeur romain devint bientôt assez sûr de lui-même, par le parfait équilibre des points d'appui et le calcul exact des dimensions qui leur étaient nécessaires, afin de résister à la poussée, pour ne pas craindre de couvrir en une seule volée des espaces d'une étendue toujours plus considérable.

C'est en généralisant l'emploi de la brique dont la main-d'œuvre était essentiellement économique, qu'on parvint donc à construire les énormes massifs nécessaires à la résistance des grandes pressions verticales et horizontales et pour lesquels les chaux hydrauliques que l'on trouvait facilement à Rome, étaient d'un puissant secours, mais on ne formait ainsi que l'ossature des édifices et il fallait les décorer. Au même moment, la puissance des Romains s'étendant à une grande partie de l'Europe et ne s'arrêtant en Asie et en Afrique qu'aux steppes et au désert, leur permit de dépouiller les pays qu'ils s'annexaient de toutes les œuvres d'art d'une certaine importance, quand ces pays avaient une civilisation supérieure ou égale à la leur, et de

tirer des autres, les granits, les porphyres, les marbres et les albâtres que les besoins d'un luxe sans cesse grandissant et la politique des empereurs avaient mis en valeur.

En effet, les Césars qui se sont succédé si rapidement sur la scène du monde romain s'appliquaient pour s'attacher davantage leurs amis ou partisans, à les charger de missions lointaines avec les pouvoirs les plus étendus et l'ordre d'en rapporter tout ce qu'ils pourraient rencontrer de précieux et de nature à agir sur l'esprit d'un peuple que l'on accoutumait de plus en plus à attendre toujours de nouvelles merveilles. Ils croyaient, et nous avons pu voir récemment ce que peut coûter en politique un pareil système, qu'amuser les populations par la construction de grands édifices, où la prodigalité remplace le goût, pouvait être un moyen de les distraire assez pour se les rendre constamment favorables, et jamais la catastrophe qui jetait un César aux gémonies, n'empêchait son successeur de se servir pour séduire les masses des mêmes éléments de corruption, sauf à ce que la nouvelle idole, adorée d'abord et appelée divine, disparaisse à son tour dans la tourmente d'une réaction.

Les marbres les plus précieux, les porphyres d'Egypte, les granits et les albâtres d'Orient, toutes les matières les plus riches et les plus belles arrivèrent donc à Rome en quantités considérables, et ce qu'il en reste encore peut faire comprendre avec quelle profusion ces magnifiques matériaux y étaient accumulés, mais comme ils coûtaient des sommes énormes et que toute puissance, même celle d'un César, a ses limites, on ne les employait qu'à la décoration proprement dite des édifices qu'on élevait et ils entraient si peu dans la construction, que les monuments qui les contenaient ont pu en être dépouillés à différentes époques, sans eux-mêmes disparaître. Aujourd'hui dénudés et réduits à la sombre majesté des grandes lignes qui les composent, ces monuments ne nous permettent-ils peut-être pas mieux de saisir la puissante énergie du peuple qui les élevait, que s'ils étaient venus jusqu'à nous avec une plus complète intégrité ?

La spoliation de ces édifices est due surtout à deux causes princi-

pales : les invasions successives que Rome a subies pendant le bas-empire, ont sans doute beaucoup détruit, mais deux époques se sont montrées particulièrement spoliatrices des constructions païennes. La première correspond à l'introduction du christianisme et à l'édification des premières églises, dont il n'est peut-être pas une seule à Rome qui n'ait plus ou moins profité des matériaux antiques et surtout des plus précieux par la matière ou la main-d'œuvre, et la seconde eut pour moteur, le retour au goût des choses de l'antiquité qui se développa au XVIe siècle sous le nom de Renaissance, et eut pour conséquence d'achever la dépouille des édifices de la vieille Rome, par amour de collectionneur, ou pour enrichir les nombreux palais qu'on éleva à cette époque.

Ainsi que nous venons de le reconnaître, la véritable construction des Romains, celle qui leur appartient bien en propre et qu'ils ont créée en la développant toujours pendant une durée de plusieurs siècles, fut formée comme principe d'exécution de massifs considérables dont les bases, mais les bases seulement, étaient en pierre de taille, tandis que le corps proprement dit était composé de briques laissées apparentes et sans enduits à l'extérieur. A l'intérieur, ces massifs étaient décorés par d'autres constructions plus légères exécutées en matières précieuses. Ces ouvrages qui étaient seulement appliqués et en quelque sorte indépendants, reliés seulement au corps de l'édifice par quelques parties lancées dans les massifs, se composaient de pilastres et de colonnes avec leurs socles et leurs entablements. Des marbres débités en plaques très-minces et retenues aux murs par des crampons en bronze, des peintures et des stucs, ceux-ci décorant exclusivement les surfaces élevées et les voûtes des édifices, complétaient leur décoration. Le Panthéon encore presque intact, à l'exception de la voûte qui parait être restée inachevée sous le rapport décoratif, donne une idée parfaite du système dans son ensemble et dans ses détails, tandis que les thermes de Titus, de Constantin et de Caracalla, ces derniers surtout, dont les proportions gigantesques produisent un effet si prodigieux, tous ces monuments, disons-nous,

permettent d'étudier aussi bien leur disposition primordiale, c'est-à-dire celle de la construction proprement dite débarrassée de tout élément décoratif, que celle-ci arrivée à son complet développement.

C'est en examinant avec la plus grande attention ces éléments divers que nous avons cherché à nous rendre compte des moyens précis que les Romains pouvaient avoir employés pour parvenir à élever, avec les petits matériaux que nous connaissons, ces murs énormes supportant des voûtes aux fortes épaisseurs et à grande portée, qui constituent leurs édifices.

Nous croyons que ces résultats ne peuvent être expliqués que par l'emploi sur une grande échelle d'engins ou plutôt de formes, dont les bois de charpente formaient l'appareil principal et qui empêchaient par leur résistance l'écrasement des maçonneries montées avec rapidité tout en leur servant en quelque sorte de moules.

En effet, qu'elles fussent établies par assises de briques, par une préparation de blocage, ou par les deux moyens employés à la fois, ces maçonneries où le mortier jouait un rôle prépondérant, devaient être sujettes à des tassements considérables, tant que la prise des ciments n'était pas complète. Aussi, malgré ces soutiens provisoires sur lesquels reposaient pendant un certain temps tout l'équilibre d'un édifice, la bonne confection des mortiers était-elle une chose tout à fait indispensable, et nous devons croire que les architectes romains faisaient apporter à leurs mélanges et à leur trituration un soin tout exceptionnel, puisque nous pouvons constater par tant d'exemples la cohésion parfaite et la dureté excessive de ceux de leurs ouvrages qui nous sont restés.

Nous devons regarder encore comme probable, une fois établies, ces formes en charpente qui servaient en même temps d'échafaudages, que le constructeur, dans les parties verticales, élevait d'abord les parements, tandis qu'il commençait les voûtes par certains arcs et par des chaînages, et que ce n'est qu'après avoir établi ces travaux préliminaires, qu'il étendait les matériaux noyés dans le mortier formant le blocage proprement dit, en les pilonnant et les assujettis-

sant de manière à leur donner avec les parements, les chaînages et les arcs, l'adhérence la plus complète possible.

Il paraît également certain que dans les parties verticales et dans le but de résister à la charge des maçonneries de blocage avant leur prise, on réunissait les deux faces qui devaient servir d'appui à un massif par des liernes en charpente qui le traversaient en entier, et ne pouvaient être enlevées, avec les autres engins verticaux, qu'après une dessication complète du travail effectué.

Ce moyen de construction est très-apparent dans les acqueducs, dont les piles laissent parfaitement voir encore les trous par lesquels passaient les pièces de bois qui rattachaient les parois entre elles ; on en trouve la tradition affaiblie dans l'habitude de la construction en pisé ou terre humectée et battue, qui est toujours en usage dans quelques parties du midi de la France, dans celles précisément où la civilisation romaine a laissé le plus de traces soit en monuments soit en coutumes.

En même temps qu'elles servaient d'appui principal a des constructions qu'on élevait rapidement, les charpentes dont nous avons parlé pouvaient dans beaucoup de cas former la base de certaines dispositions préparées pour servir d'élément principal aux décorations projetées. Ainsi on pouvait ménager des niches et des panneaux dans les murs, aussi bien que des caissons dans les voûtes et n'avoir plus ensuite qu'à les recouvrir de la décoration proprement dite. Le Panthéon, dont nous avons déjà parlé, en offre un exemple parfait à l'intrados de la voûte colossale qui le recouvre, celle-ci qui se compose de panneaux renfoncés, très-probablement obtenus par l'adaptation des maçonneries en couchis sur des cintres en charpente formés de plateaux superposés, figurant en saillie ce que l'on voulait obtenir en creux, est restée à l'état de construction primitive sans aucune décoration de moulures ou de sculptures quelconques, mais seulement dégrossie et préparée pour recevoir une ornementation qui n'a, croyons-nous, jamais été terminée.

Il est facile de comprendre que du moment où la décoration des

édifices romains était complètement indépendante de leur construction, aucune limite n'était plus assignée à cette décoration même, le génie des sculpteurs, des peintres et des artistes de tout ordre pouvait donc s'exercer en toute liberté et leur inspiration surrexcitée pouvait enfanter des merveilles, mais il leur manquait ainsi le contre-poids salutaire d'avoir à lutter avec les nécessités de la statique et de l'équilibre, leurs travaux pouvant s'exécuter à la rigueur en dehors du contrôle de l'architecte. Il en résulte pour nous cette conviction qu'il ne faut pas attribuer à une autre cause la décadence rapide qui atteignit les œuvres architecturales du peuple romain, à partir de leur apogée, dans le courant du premier siècle de notre ère. Dès le commencement du quatrième siècle, sous Constantin, la chute est déjà irrémédiable, presque complète, et elle se prononce avec tant de promptitude que les monuments qui s'élèvent sous son règne, par impuissance des artistes contemporains, sont déjà formés en partie des dépouilles des monuments antérieurs.

Au Palatin, dont nous avons cherché à faire apprécier l'importance par une description trop sommaire, la période décroissante de l'architecture ne se voit cependant pas encore, les monuments les plus rapprochés de nous parmi ceux qu'il renferme sont toujours remarquables par leur importance et leur exécution.

En finissant ce rapide exposé dont les réflexions nous ont été suggérées par la vue des ruines qui se rencontrent sur la célèbre colline, nous ferons donc cette remarque que leur ensemble si attachant et si complet dans ses parties variées, laisse à peine entrevoir les premières défaillances d'un art considérable, tandis que dans ce qu'elles renferment de plus ancien et dans la maison de Livie, ces ruines nous donnent, au contraire, le moyen d'apprécier, ici, une époque intéressante par sa haute antiquité, là, un art nouveau plein de naïveté encore, mais laissant pressentir dans sa simplicité première les caractères précis d'une prompte maturité.

Lyon. — Imp. C. Riotor, rue de la Barre, 12.